

Thriller

LES MYSTÈRES DU BADGE OLYMPIQUE



Milco Massetti

Milco Massetti

Les Mystères
du badge olympique

© Milco Massetti, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-3126-5



Cet ouvrage a reçu le Label Création humaine, qui garantit qu'il a été entièrement conçu et écrit par son auteur sans usage de l'Intelligence Artificielle.

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Urgent Care Unit

Londres, samedi 28 mars 2020

Le docteur Sam Mc Dowell poussa la porte de la salle réservée aux médecins et fonça vers la cafetière à moitié pleine d'une sorte de café, appelé par tout le service « *jus de chaussette* ». En remplissant à ras bord son mug, il porta un court instant son regard vers la fenêtre qui donnait directement sur la Tamise et sur l'architecture imposante du Palais de Westminster sur l'autre rive. Puis il vint s'asseoir à la grande table au centre de la pièce.

Sam avait intégré le service des urgences du St Thomas' Hospital dix années auparavant, dès qu'il eut en poche son diplôme de chirurgien orthopédiste. Pour rien au monde, il n'aurait quitté son poste à la « Urgent Care Unit ». Il aimait cette vie.

À cause de la pandémie de coronavirus, la direction du St Thomas' avait réquisitionné des ailes entières du vaste complexe hospitalier, afin de séparer les urgences courantes de tout contact avec les patients contaminés par le virus. Un tiers des 586 lits de l'Hôpital était désormais équipé pour la réanimation et les soins intensifs. La quasi-totalité des effectifs de la célèbre école d'infirmières « Florence Nightingale » était mobilisée pour faire face à l'affluence extraordinaire des admissions. Après la déclaration solennelle à la télévision du Premier ministre Boris Johnson, la population du Royaume-Uni vivait dans un confinement strict afin de ralentir la propagation du virus. Mc Dowell vivait mal cette situation.

Même si, avec ces réaménagements, le St Thomas' pouvait recevoir les urgences classiques de plusieurs autres hôpitaux de Londres, l'activité de son unité était perturbée à cause du transfert d'une partie du personnel soignant vers les services réservés aux malades infectés par le nouveau virus. En même temps que le taux des contaminations s'accélérait et le nombre de décès progressait, le nombre des victimes des accidents de la circulation s'était réduit pratiquement à zéro. Même chose pour les violences dues à la consommation d'alcool autour des pubs et les blessures sur les lieux de travail ou au cours des activités sportives.

Mc Dowell s'était résigné à ne voir que des orteils fracturés par un choc contre

un meuble, des luxations du coccyx causées par des chutes dans la douche ou encore des coupures de la main par les couteaux de cuisine. Il était plongé dans ces réflexions quand sa collègue Sung Hyun Park entra dans la pièce et ferma la porte derrière elle.

— Tu as l'air des mauvais jours. Veux-tu une tasse de café ? lui lança Mc Dowell en se redressant sur son siège.

— Non merci, tu sais bien que je ne bois que du thé. Et puis n'appelle pas cette horrible chose café, s'il te plaît.

Sung était le joli résultat de l'union entre un père coréen et une mère écossaise. Elle avait commencé à la « Urgent Care Unit » depuis seulement six mois. Mais elle avait vite su se faire apprécier par l'ensemble du personnel pour ses compétences et sa naturelle discrétion.

— Ce confinement nous complique bien la vie. Comment ça se passe chez vous ? Demanda Mc Dowell, qui avait compris que sa jeune collègue avait besoin de parler.

— C'est vrai. Tiger reste vissé à son ordinateur jour et nuit. On se croise, sans trop communiquer. On dirait qu'on a perdu nos marques, lui répondit Sung avec un soupir de désespoir.

Sung était fille unique. Ses parents avaient divorcé à son entrée dans l'adolescence. Cette épreuve difficile l'avait poussée à tout faire pour réussir brillamment ses études au lieu de céder aux appels des mauvaises fréquentations. Après la séparation, son père était retourné travailler à Séoul dans une multinationale. Comme tout bon Coréen, il n'avait jamais oublié le virement mensuel pour aider Sung dans ses études, jusqu'au jour de son premier salaire.

Restée seule, sa mère se logea dans un plus petit appartement dans le quartier multiethnique et populaire de Tottenham Hale, où se déplacer à certaines heures pouvait se révéler dangereux surtout pour une aussi jolie jeune fille comme Sung. Ce fut à l'école qu'elle rencontra Tiger. Mêmes horaires, même trajet.

L'amitié entre les deux adolescents s'installa tout naturellement. Avec sa prestance et sa réputation de bagarreur, Tiger devint l'ange protecteur de Sung. Elle pouvait circuler dans le quartier en toute sécurité. Le garçon était hyper doué en informatique. Sous le pseudo de Tiger, il avait rapidement acquis une sacrée réputation au sein de la communauté du dark web. À ses vingt ans, Sung prit son indépendance. Elle s'installa avec son compagnon dans un petit appartement dans le quartier de Tottenham. Peu de temps après, Tiger tombait dans les mailles de la justice et écopait une peine de 6 mois pour une cyberattaque envers un réseau très sécurisé d'une banque internationale. Pendant

toute cette difficile période, Sung n'avait jamais cessé de conforter son compagnon avec sa présence, au procès d'abord et au parloir ensuite. Mais c'était évident que cette première expérience dans le milieu carcéral avait marqué le jeune homme.

Mc Dowell regardait en silence la surface de son café désormais presque tiède. Il se demandait comment le personnel soignant pouvait tenir face au cumul du stress à l'hôpital et aux complications à la maison.

Sung allait verser le thé bouillant dans sa tasse quand, soudain, un déferlement de sirènes occupa l'espace sonore de la pièce. Plusieurs ambulances convergeaient vers l'entrée des urgences. Chaque brancard était poussé en courant par les pompiers et les médecins secouristes, les « *stretcher bearers* » londoniens. Des policiers en uniforme avaient investi les couloirs. Selon le mot d'ordre de la « Urgent Care Unit », il fallait agir vite, sans se poser de questions. Cependant, l'information commençait à filtrer.

Une attaque terroriste à la voiture-bélier avait eu lieu sur une file d'attente devant une pharmacie dans Baker Street. Les premiers constats faisaient état d'un mort et d'une demi-douzaine de blessés plus ou moins graves. Sans les distances de sécurité imposées à la population à cause de la pandémie, l'attaque aurait causé un véritable carnage.

Mc Dowell prit en charge la victime immobilisée sur le deuxième brancard. Il s'agissait d'une jeune femme sans connaissance, qui souffrait à première vue de multiples fractures et d'une probable hémorragie interne. On la préparait pour l'imagerie médicale et pour le bloc opératoire, sous l'œil vigilant de l'inspecteur Wallace, qui tenait à récupérer les effets personnels de la victime pour les exigences de l'enquête. Sam remit à l'inspecteur un sac à main en cuir d'une marque de luxe, quelques bijoux sans grande valeur, un téléphone portable et un portefeuille qui contenait quelques cartes bancaires et de fidélité, une carte d'identité française, un passeport anglais et une carte professionnelle de la compagnie « Eurostar ».

Tous ces documents étaient au nom de Géraldine Havret.

La première nuit

6 mois plus tôt

Londres, lundi 30 septembre 2019

Géraldine, une flûte de champagne à la main, écoutait attentivement John Baldwin décrire les faits marquants de son originale expédition en Afrique, d'où il était revenu depuis quelques heures seulement. Le champagne millésimé était excellent, servi froid et non frappé comme Baldwin avait bien précisé à la commande. Ils étaient confortablement assis à la table d'un joli restaurant étoilé dans le quartier français de South Kensington. On aurait dit un beau couple ou même deux vieux bons amis. Mais en vérité, il s'agissait de leur toute première sortie.

Géraldine venait assez régulièrement passer la nuit à Notting Hill chez sa tante, madame Wilkinson, la voisine de palier de Baldwin. Ils s'étaient croisés plusieurs fois, sans jamais oser aller plus loin qu'une simple phrase de politesse. Dans l'après-midi, Baldwin avait toqué à la porte de madame Wilkinson avec l'intention de lui annoncer son retour après sa longue absence. Il espérait renouer avec leur habitude de papoter devant une tasse de thé accompagnée des excellents biscuits toujours présents sur la table basse du salon. Mais cette fois, il s'était retrouvé nez à nez avec le joli visage de Géraldine. Elle était seule dans l'appartement, puisque sa tante, hospitalisée pour une petite opération, était absente. L'idée du restaurant était sortie si naturellement de la bouche de la jeune femme et si imprévisiblement pour Baldwin, qu'il s'était précipité chez lui pour se donner un aspect convenable pour cette inattendue occasion.

À l'heure convenue, il attendait en bas de l'immeuble, tiré à quatre épingles dans son costume croisé gris en laine peignée, les immanquables Oxford noires aux pieds, imperméable et parapluie au bras. Ils décidèrent de marcher jusqu'à South Kensington. Ils longeaient Hyde Park lorsque la bruine londonienne fit son apparition. Baldwin ouvrit le parapluie et Géraldine se rapprocha un peu plus, lui prenant tout naturellement le bras afin de rester abritée. Ils marchèrent ainsi, lentement, jusqu'au restaurant, où on les installa dans un coin tranquille de la salle.

Géraldine portait un chemisier col mao simple et très élégant en coton jacquard, d'un blanc immaculé et sage qui mettait en valeur la beauté de son visage. Il marquait le contraste avec le rouge écarlate des lèvres, le vert émeraude de ses yeux et le noir de jais de ses cheveux coupés courts à la garçonne. Elle était en admiration et secrètement séduite par le style et l'allure distinguée de ce gentleman qu'elle croisait quand elle venait chez sa tante Mary. Physiquement, il exprimait une force tranquille et protectrice. Barbe soignée de trois jours et cheveux roux en léger désordre, on pouvait lui trouver une certaine ressemblance avec le séduisant et controversé prince Henry, dit Harry, duc de Sussex.

Géraldine, instinctivement, savait faire la différence entre la galanterie que les opportunistes pratiquent pour séduire, ou pour engager tout simplement la conversation, et la courtoisie du vrai gentleman, qui agit dans toutes les occasions avec une gentillesse raffinée, mélange d'élégance et de noblesse d'esprit. D'après les discrètes confidences de tante Mary, elle savait que Baldwin ne refusait jamais l'idée de rendre service lorsque l'occasion se présentait, sans jamais attendre quoi que ce soit en retour.

Baldwin avait accepté la proposition de sortie sans hésiter. Il était sensible au charme de cette jeune femme, si ravissante quand il la croisait dans son élégant uniforme bleu marine et jaune d'Eurostar. Cependant, il s'était interdit toute arrière-pensée, bien décidé à éviter la moindre maladresse ou faux pas envers la nièce de sa voisine préférée. Afin de ne pas manquer à ses bonnes intentions, Baldwin avait choisi de maintenir la conversation sous contrôle, sans trop s'écarter du récit de son voyage en Afrique. Désireux d'aller jusqu'au bout de sa passion pour les primates et les animaux sauvages, il s'était envolé 3 mois plus tôt pour la région des volcans, aux limites frontalières du Congo, du Rwanda et de l'Ouganda. Il avait offert ses services bénévoles à la fondation créée par le célèbre anthropologue Leakey, qui avait consacré sa vie et son héritage à l'étude des primates dans leur environnement naturel. La fondation avait encouragé les recherches de Dian Fossey sur les 360 derniers gorilles de montagne suivis par les scientifiques, prêts à répertorier et à célébrer chaque nouvelle naissance. Baldwin pouvait parler pendant des heures de cette expérience qui lui avait appris que, sur cette planète, l'homme n'est qu'un simple invité du vrai maître des lieux, la nature. Ils étaient arrivés à la fin du dîner sans avoir vu le temps passer. Puisque la pluie avait redoublé d'intensité, ils décidèrent de rentrer à Notting Hill en taxi.

Dans l'esprit de Baldwin, la soirée allait se terminer avec une accolade

amicale et quelques phrases de circonstance lorsque, soudainement, Géraldine trébucha sur une marche de l'entrée de l'immeuble. Elle ne s'était jamais bien habituée aux hauts talons. Baldwin eut le réflexe de la retenir pour lui éviter la chute. Ce fut peut-être à cause de ce contact rapproché, ou bien de la rencontre intense de leurs regards, qu'ils oublièrent tout d'un coup les bonnes résolutions de terminer sagement la soirée.

Après une recherche frénétique dans ses poches, Baldwin s'empara des clés de l'appartement afin de reprendre l'étreinte à l'abri de tout regard. Les deux corps se cherchèrent impétueusement pour s'explorer avec fougue. On aurait dit que pendant toute la soirée ils s'étaient baladés en touristes émerveillés sur les bords d'un volcan en activité et que, tout d'un coup, à cause de cette petite marche ratée, ils se laissaient précipiter enlacés vers le fond embrasé du cratère.

Leur excitation les transporta dans plusieurs endroits de l'appartement. Sans trop savoir pourquoi, ils évitaient la chambre et le lit. Comme si chercher le confort voulait dire brûler les étapes et se conformer aux habitudes des couples rangés. Comme si le plaisir sauvage n'était possible que dans des positions inconfortables. Ce ne fut qu'après plusieurs errances que leurs corps réclamèrent le moelleux d'un lit et le contact des draps doux sur la peau. Après une dernière intense étreinte, ils s'endormirent enlacés. Baldwin plongea dans un sommeil profond et réparateur. Aux premières lueurs du jour, Géraldine revenait vers le lit avec deux tasses de café fumant qu'elle posa sur la table de chevet avant de s'asseoir au côté de Baldwin qui l'attendait, les yeux encore mi-clos.

— Bonjour « *monsieur Livingston* », lui chuchota avec une pointe d'humour.

— Bonjour « *Mademoiselle* », lui fit écho Baldwin d'une voix enrouée en essayant d'imiter l'accent français.

— Je vois que tu as trouvé ce qu'il faut à la cuisine. Je te dois mes excuses pour avoir monopolisé la conversation hier soir. Je me rends compte que je ne sais presque rien de toi, mis à part les petits détails que ta tante a bien voulu me confier de temps en temps.

— Ne t'en fais pas pour ça, monsieur Baldwin. Les commérages sur ton voyage fleurissaient dans les conversations du voisinage. J'étais trop curieuse d'être la première à écouter le récit de ton aventure si peu banale. Tu sais, dans ma vie, il n'y a rien de sensationnel à raconter. Mais tu sauras tout, c'est promis. Là, je dois y aller, autrement je vais être à la bourre.

— Laisse-moi au moins le temps de te préparer un bon petit déjeuner.

— Non, John, je suis vraiment désolée, mais j'ai un TGV qui a besoin de moi pour partir, avec sa cargaison de cols blancs et une flopée d'Asiatiques pressés

de se prendre en selfie devant la tour Eiffel.

— Alors, vas-y, mais reviens vite. J'ai adoré ta façon de prendre les commandes.

— Cette nuit, tout était facile. La rame que je conduisais répondait à merveille. J'ai hâte de faire de nouveaux trajets.

Sur ces mots, elle lui glissa un baiser sur les lèvres et quitta le lit. Géraldine était une des rares femmes conductrices de TGV. Orpheline à sa plus tendre enfance, elle avait été adoptée par sa tante anglaise Mary Wilkinson et son mari, cheminot à la SNCF, dont elle portait officiellement le nom de famille. Elle avait grandi dans le quartier de la porte d'Auteuil à Paris. Depuis toute petite, elle était en admiration devant ces énormes machines capables de transporter des wagons chargés de voyageurs et de marchandises sur les chemins de fer de tous les continents.

À l'adolescence, certains événements avaient contribué à consolider cette fascination. En 2004, Sylvie de Guedeville fut la première femme à accéder au poste de conductrice de TGV. En mai 2006, à l'occasion de la présentation du film « Da Vinci Code », une rame Eurostar, avec à son bord l'équipe du film, reliait les 1 421 km qui séparent Londres et Cannes, en établissant ainsi le record de la plus longue liaison internationale sans arrêt. À la même période, son père adoptif, Michel Havret, décédait prématurément d'une crise cardiaque lors d'une « *découchée* » au foyer SNCF de Bordeaux. Ce triste épisode renforça sa détermination de tout faire pour réaliser son rêve professionnel. Recrutée après son bac par la SNCF, elle avait suivi les formations requises. Elle fit ses premiers pas en tant que conductrice dans les réseaux régionaux et de marchandises, avant d'intégrer en 2018 les effectifs d'Eurostar.

Géraldine récupéra une à une ses affaires éparpillées un peu partout dans l'appartement. Avec uniquement son manteau sur le dos et ses chaussures à la main, elle traversa le palier à petits pas rapides pour se retirer derrière la porte de l'appartement de sa tante. Sous le jet de la douche, elle essayait de mettre de l'ordre dans ses pensées. Mais elle n'arrivait pas à calmer le flux des émotions qu'elle venait à peine de vivre. Plusieurs questions sans réponse s'imposaient à son esprit. Quelle suite donner à cette nouvelle relation ? Allait-elle vers un nouvel échec à cause du mode de vie imposé par sa profession ? Aurait-elle encore une fois la force de renoncer à l'idée d'avoir une vie normale, un compagnon, des enfants, des projets d'avenir ? Elle se promit de faire le point plus tard. Maintenant, il fallait se dépêcher pour arriver à l'heure à Saint Pancras. Presque prête dans son impeccable uniforme Eurostar, elle cherchait son foulard